

Que chacun interprète cette histoire à sa guise : je me borne à rapporter ici trois témoignages véridiques sur Salvat. Le premier remonte à un passé déjà lointain. Je commençais ma carrière d'archéologue et le gouvernement m'avait chargé de fouilles à la Via Mansuerisca. Cette voie romaine, recouverte aujourd'hui par la lande, était jadis un embranchement de la chaussée Cologne-Reims et traversait à mi-côte le haut plateau de l'Est belge. Vers 19..., nos travaux mirent à jour un tronçon de la Chaussée antique : sous un cailloutis de surface, les dalles solides reposaient sur des madriers épais posés transversalement et fixés au sol par d'énormes chevilles de bois. Des pièces de monnaie du premier siècle avant l'ère chrétienne, des fibules d'or et deux statuettes votives complétaient la trouvaille. Je pensais qu'un temple aux dieux de la route devait être enfoui dans les parages, mais l'hiver fut précoce et arrêta nos travaux. Le climat est très âpre sur ce plateau battu des vents et la neige recouvre souvent la lande dès novembre.

Depuis le début des fouilles, j'avais remarqué sur un « haut », une maison solitaire et elle était à vendre. Bâtie en moellons de schiste, coiffée d'ardoises, ornée d'un auvent de bois goudronné, elle dominait la voie romaine et un sentier au pied d'une colline. Cette colline, les paysans l'appelaient Tumulus ou Motte des

Bergers et, depuis des temps et des temps, le sentier lui-même s'appelait dans le pays « Chemin du Diable ».

Cette vieille terre, gonflée de secrets, me fascinait. Je louai la maison Salvat. Elle se nommait ainsi comme le hameau en contrebas et comme l'unique famille importante de l'endroit. Les terres d'alentour avaient appartenu à ces Salvat depuis des générations, mais après la mort de Julien, le dernier d'entre eux, la maison était allée à l'ancienne gouvernante, une vieille fille nommée Aline Jouret.

Je l'allai voir : elle me loua Salvat, meublé, pour un prix dérisoire. Je n'ai pas oublié notre première entrevue : Mademoiselle Jouret était laide, revêche, mais remarquablement intelligente.

— La maison est beaucoup trop grande pour moi, me dit-elle. Et depuis que Monsieur Julien est mort...

La pièce où elle me recevait était garnie de meubles médiocres, minutieusement cirés. Sur l'un d'eux, était posé une photographie ; le portrait d'un homme d'une trentaine d'années, au visage mince, au front haut et ridé, à la bouche légèrement tordue, aux yeux noirs enfoncés dans les orbites comme deux perles de jais.

— Julien Salvat ? demandai-je.

— Oui, me dit-elle. C'est Monsieur Julien.

Je m'installai à Salvat en octobre. Alentour, le violet des bruyères était éteint, les saules, défeuillés, les myrtilliers des loups, secs. Quantité d'épis roux couvrait la lande de larges flaques fauves.

Les bois de sapins aux coupe-feux noirs, les tourbières ouvertes comme des blessures, les marais et le vent tourmenteur là-dessus, faisaient de Salvat un pays âpre et fort singulier. Les nuits là-haut étaient glacées et les étoiles errantes essaimaient en plein ciel.

J'avais auprès de moi mon épagneul Rouen, seul compagnon de mes veillées.

Or il arriva qu'un soir – alors que j'étais à lire devant mon feu de tourbe – Rouen dressa subitement l'oreille et jeta un aboi.

(Ce chien vivait familièrement avec les fantômes, je m'en étais déjà aperçu). Il aboyait de plus en plus furieusement, tourné vers la fenêtre, quand au-dehors, des branches cassèrent en se cognant aux vitres. Je me levai, j'allai vers la fenêtre : il n'y avait apparemment rien. Je ne voyais que la Motte des Bergers, un grand arbre fourchu auprès de mon étang et, sous la clarté de la lune, la foulée du sentier de terre, sous lequel dormait depuis plus de mille ans, la via Mansuerisca.

Ce fut sans doute à ce moment-là que l'ombre de Julien Salvat passa la vitre à gué, retrouva les profondes embrasures, troubla l'eau du miroir, fit tressaillir l'abat-jour des lampes.

Le lendemain, je descendis au hameau avec l'intention d'engager une femme de chambre. Mais cela ne fut pas aussi facile que je l'espérais. L'épicier me dit qu'il n'y avait pas à Salvat de fille en âge de servir ; le bûcheron, que pour vivre là-haut, je ne trouverais personne tandis que le coupeur de tourbe me conseillait d'aller retrouver Aline Jouret.

Depuis mon installation, je n'avais pas revu la gouvernante, mais elle me paraissait être la seule personne qui pût me conseiller dans ce hameau aux langues nouées. Elle me reçut de façon assez rogue et promit finalement de s'enquérir.

Sur la Fagne, le temps était redevenu clair. Le vent s'était assoupi. Des bandes d'étourneaux sortaient de ma sapinière à l'aube, s'égaillant le jour dans la lande, revenant vers mon bois au crépuscule. Les canards sauvages volaient haut, escadrilles en triangles, – becs tendus, ailes gonflées, – au-dessus de Salvat. Vint l'époque du gibier passant. Je fermai mes livres et je me mis à explorer la lande. J'allais guetter les sarcelles noires dans leur marais. Les biches, veuves de leur mâle, passaient en bandes légères, fuyant vers les coupe-feux du Sud. La lande, vive en perdreaux, frémit. Enfin, la chasse au gros gibier s'ouvrit. Ma colline résonna du Tumulus à l'horizon, de coups de feu et d'abois. Puis un matin, tout rentra dans le silence. Ce pays m'avait envoûté : j'y attendis l'hiver.

Je savais bien qu'un jour, Aline Jouret parlerait. Un soir, elle vint vers mon feu de tourbe, se laissa glisser dans la bergère tendue de perse, releva vers moi son regard dur et fatigué :

— Salvat, me dit-elle, c'est toute ma vie. J'y suis arrivée à 18 ans. J'en ai cinquante-deux aujourd'hui. Et cela fait trois ans passés que Monsieur Julien est mort.

Je la questionnai sur les Salvat.

— Il y en a toujours eu sur la lande, me dit-elle. Du moins, de mémoire d'homme. Ils y avaient des fermes, des champs, des bois, des tourbières. Depuis des générations et des générations, tous les coupeurs de tourbe du pays travaillaient pour eux. Aux confins de l'Ardenne, ils possédaient aussi, jadis, une Forge. Les sillons rouges du fer se voient encore dans les bois. Puis, la famille s'est peu à peu dispersée. Le père de Monsieur Honoré, l'aïeul de Julien, a vendu une grande part de ses biens, il a perdu beaucoup d'argent en voulant exploiter des ardoisières de mauvaise qualité, il est devenu médecin. Son fils, moins riche encore, s'est fait vétérinaire. Ses affaires furent d'ailleurs florissantes : il eut aussitôt du travail pour deux et même pour trois, mais son fils Julien se moquait du métier et M. Honoré se consolait en disant qu'il restait aux Salvat assez de biens pour que son fils choisît sa voie sans se presser.

Madame Salvat venait d'une famille de propriétaires ardennais. Elle était belle et, dans sa jeunesse, passait des heures devant son miroir à peigner ses cheveux superbes, à essayer des coiffures ou des robes. Elle était presque toujours seule au logis et cela ne lui valait rien car elle était d'une nature triste et tourmentée. Elle m'engagea comme gouvernante à la naissance de son premier enfant, la petite Felicia. Mais cette fillette mourut de convulsions à quinze mois et Madame Salvat tomba dans une sorte de mélancolie dont la naissance des jumeaux, l'année suivante, parut un moment la tirer. Elle redevint pour un temps jeune et si jolie que M. Honoré, amoureux d'elle, lui passait toutes ses lubies. L'un des garçons, Julien, était nerveux et difficile comme sa mère ; son frère Dieudonné, lui, était un ange.

Un matin, la vie changea à Salvat. J'étais allée faire des courses au village, Madame était dans sa chambre, les jumeaux jouaient derrière la haie des charmes, au bord de l'étang, dont on leur défendait l'approche mais qui les attirait car il était plein de têtards. De retour à la maison, je n'avais pas poussé la grille du jardin, que j'entends les cris affreux de Julien : « Au secours ! Dieudonné s'est noyé ! »

Je cours, je réussis à ramener sur la berge le corps du petit. Trop tard ! L'enfant était mort.

Que s'était-il passé ? Nous ne l'avons jamais vraiment su. Julien nous dit d'abord que Dieudonné avait glissé, ensuite qu'ils s'étaient chamaillés à propos des têtards, qu'ils avaient perdu tous les deux l'équilibre, que lui seul, Julien, avait pu se raccrocher à une branche.

— Comment, demandai-je à la gouvernante, les Salvat n'ont-ils pas fait disparaître cet étang car il est toujours là, au pied de l'arbre fourchu ?

— Ils l'ont essayé, dit-elle. Mais dans ce pays, les trous marécageux se refont partout. C'est miné par les eaux ; on a beau combler l'étang, l'eau remonte.

Après ce malheur, Madame resta nerveuse, étrange, elle eut des syncopes, prétendit qu'elle ne pouvait plus marcher

normalement, ni manger, ni dormir. Quant à Monsieur Honoré, il se tua de travail, pour essayer d'endormir ce souvenir. Je disais quelquefois à Madame qu'il lui restait un fils et qu'elle devait vivre pour lui, elle me répondait qu'après Felicia et Dieudonné, ce serait le tour de Julien, qu'il y avait un sort jeté sur ses enfants et qu'elle les perdrait tous. Je poussais alors Julien vers elle, elle le couvrait de baisers, puis brusquement, le repoussait. C'était pitié. Le garçon devenait de jour en jour plus difficile à conduire. On engagea une fille de charge à Salvat et bientôt je me consacrai tout entière à Julien et à sa mère. Monsieur Honoré voulut que je mène Madame en ville, au théâtre, dans les magasins, chez les bijoutiers. Rien ne la distrayait. Au théâtre, il lui arrivait de fondre en larmes. Au bout de quelques années, elle se confina à Salvat. J'en souffris, car j'avais moi-même beaucoup appris et beaucoup changé. La fatigue de Monsieur Honoré m'inquiétait. Quand je disais à Monsieur de prendre du repos, il me répondait : « Il n'y aura jamais trop d'argent ici, Aline ».

Il craignait le déséquilibre de sa femme et de son fils. Le garçon avait le caractère de sa mère, ses humeurs et ses caprices. Mais pour l'intelligence, il n'avait pas son pareil ; il était extraordinaire. Il me semblait cependant que le souvenir de Dieudonné ne le quittait pas bien qu'il n'en parlât jamais. À quoi pensait-il quand il fuyait les regards, quand je le retrouvais au pied d'un arbre, tout absorbé en lui-même et avec un regard étrange ? Il ne jouait pas, ne s'intéressait qu'aux livres, mais à ces moments-là, il ne regardait plus celui qu'il tenait sur ses genoux, par contenance.

Sa mère était injuste avec lui. Il lui arrivait de dire avec emportement : « Julien ne repense jamais à son frère ! C'est un monstre ! » Ou bien encore : « Je n'ai jamais su comment Dieudonné est mort ! Personne ne le sait ! »

A-t-elle été, dans le secret d'elle-même, jusqu'à accuser Julien de cette mort ? Je le crus et cela m'indigna. Elle me disait : « Quels yeux a maintenant Julien ! Comme cet enfant est faux et dissimulé ! »

Je ne pouvais plus voir si elle l'aimait, le détestait ou le craignait. Le savait-elle elle-même ? Quelquefois, elle l'appelait, le serrait contre elle, lui parlait de son frère. Alors Julien s'échappait, il lui disait des choses insolentes, il allait se cacher. Sa mère lui criait des injures et passait des heures à pleurer. Monsieur Honoré était malheureux mais se taisait. Il me fit seulement promettre de ne jamais quitter Salvat, quoi qu'il arrive, m'assurant d'ailleurs une rente par testament.

Julien alla tout d'abord à l'école du village voisin. Il eut comme camarades les plus mauvais garçons du pays. Mais nous passions ses frasques sous silence à cause de la santé de sa mère. Il méprisa son père car il le crut faible.

Monsieur Salvat qui admirait l'intelligence de son fils croyait en lui malgré ses défauts. Je ne partageais pas cet avis et je craignais pour l'avenir du garçon. Il était cependant le premier à l'école, me racontait souvent des histoires merveilleuses et me décrivait des pays qu'il n'avait jamais vus. Il aimait me duper, car il mesurait ainsi sa supériorité sur moi. À treize ans, il partit au Collège. Je ne le vis plus qu'une fois par mois à cette époque. Chaque fois qu'il revenait, je le trouvais plus noir d'yeux et de cheveux, plus renfermé aussi. Il avait beaucoup grandi et il m'en imposait. Il ne parlait plus à personne à Salvat. À cette époque, il nous ramena un seul camarade. Un jeune Anglais, beau comme une fille, mais qui avait un air distant et une ironie désagréable. Il y eut une fois à son propos une discussion entre Julien et sa mère qui ne voulait plus voir le jeune étranger chez elle. Mais Julien se moquait bien de ce qu'elle pouvait dire et rien ne changea. Il était d'ailleurs subjugué par son camarade. Cette amitié finit mal : les deux garçons se disputèrent un jour violemment. L'Anglais quitta bientôt le pays et Julien fit peu de temps après une grave maladie. Il venait d'avoir seize ans ; le typhus le terrassa et il resta durant six semaines entre la vie et la mort. Madame Salvat me répétait sans cesse qu'il y avait une malédiction sur ses enfants et qu'elle les perdrait tous. Cependant, l'espoir revint et Julien se leva. Je le reconnaissais à peine : il avait grandi et l'expression de

son visage était si transformée qu'il en était un peu effrayant. Madame, toujours exaltée, prétendit qu'il était possédé ! Julien ricanait et fit bientôt toutes sortes d'extravagances pour alarmer sa mère. Un jour, le cours de ses pensées parut se modifier.